

Disputons-nous



Charles Kleiber

Président de l'Association Disputons-Nous (ADN), ancien secrétaire d'Etat

Tout, tout de suite. Plus on en avait, plus on en voulait, je prends, je consomme, je jouis, je jette. La terre a dit non.

Nous devons être «maîtres et possesseurs de la nature» (Descartes), elle nous rappelle que nous sommes la nature, poussière d'étoiles, périssables et fragiles. Nous voulions ignorer les limites, elle nous les impose. Nous voulions être libres d'entreprendre, libres de posséder, libres d'aller et venir, elle nous montre que ces libertés ont un prix. Nous étions prisonniers du comment, elle nous pose la question du pourquoi et du sens: pourquoi consommer davantage, vivre plus longtemps, plus vite, plus riche, plus mobile? Le monde devait s'ouvrir, c'est le retour des frontières. Nous vivions dans l'immédiat, elle nous confronte à la longue durée. Le partage de l'information allait éclairer le jugement et nous rassembler, c'est le mensonge et les fake news qui nous égarent. Retour du réel: en quelque vingt ans, toutes nos contradictions remontent

à la surface. Ce qui était légitime, assuré, garanti, est mis en doute ou s'effondre. Le progrès, oublié, l'avenir on ne sait plus. Le bonheur? On n'ose même plus prononcer son nom. Nous entrons dans un territoire inconnu. «C'est du jamais-vu, on ne trouve pas les mots», disent les gens. La conflictualité s'accroît, le contrat social partout se fissure, le compte à rebours pour conserver une terre habitable est lancé. Combien de temps reste-t-il pour changer? Dix ans, vingt ans, plus? Déjà la haine circule: «Donnez-moi votre liberté, je vous apporterai la sécurité», murmurent les hommes providentiels tandis que dans les territoires du malheur, à Gaza, à Marioupol, au Soudan, ailleurs, la liste est longue, ce qui reste d'humain se cache. Le changement viendra-t-il avant la peur?

Deux exigences existentielles nous imposent de changer: le respect des limites planétaires sans lequel la terre se défait, la lutte contre les inégalités sans laquelle ce sont les sociétés qui s'effondrent et deviennent le champ de bataille de tous contre tous. Mais rien ne change sans souffrances, sans peurs, sans pertes. Qui sera du bon côté de l'histoire? Quelle sera l'histoire? Nul ne sait. Car le changement est saut dans l'inconnu, épreuve de force, construction chaotique d'un nouvel ordre. Mais il est aussi espoir, ouverture aux autres, découverte de nouveaux horizons. Chacun le vit à sa manière, comme il peut, tant bien que mal. Il est fragile, se nourrit du chaos et de la mémoire des bonheurs possibles, prend forme quand l'impossibilité du présent devient désir d'avenir. Quand des femmes, des hommes, jeunes et vieux, longtemps prisonniers de l'ordre des choses, s'écoutent, se parlent, osent imaginer les règles nouvelles qui les feront vivre ensemble. Générations après générations, les civilisations, par essais et erreurs, ont fait leur lourd travail. Ferons-nous le nôtre?

La Suisse est heureuse, elle est du bon côté de l'histoire. Elle cherche son chemin entre conservation et changement, pèse ses intérêts, va à petits pas, aussi vite que possible, aussi

lentement que nécessaire. Elle s'adapte aux plus forts. Elle sait depuis toujours tirer parti de sa modestie et faire profit de chaos du monde. Le peuple vit, vote, gère ses compromis, se compare, se rassure, regarde ailleurs quand il faut regarder ailleurs. La neutralité a éliminé les ennemis extérieurs, la culture du consensus les ennemis intérieurs. Elle aime ses minorités, cultive ses mythes. Tout va bien, il n'y en a point comme nous.

C'est ce qui nous tient ensemble. Mais la Suisse est seule, elle est fragile. Elle sera demain plus peuplée, plus vieille, plus dépendante du monde, de l'Europe d'abord, plus soumise aux rapports de force internationaux, plus sobre. Contrainte d'affronter le désordre climatique et la violence des temps, condamnée à se réinventer. Pourrions-nous toujours tirer notre épingle du jeu? Les messages à bas bruits disent l'incertitude, la peur de l'avenir, le repli identitaire, l'affaiblissement des institutions invisibles, le respect, la confiance. Il ne s'agit plus d'être du bon côté de l'histoire mais, avec les autres peuples, de faire l'histoire. Donc d'inventer un nouveau récit de la Suisse en changement.

La méthode? Revenir aux faits, comprendre avant de juger, imaginer les futurs possibles, leur donner sens, leur donner vie, les représenter - les rendre présents -, les rendre désirables. Inventer la morale des temps nouveaux et son droit, expérimenter, expérimenter encore. Retrouver le goût du débat, organiser les conflits de vérité - des procès par exemple - qui permettront aux compagnons de route de construire une raison commune. Et pour cela, se disputer, comme à Zurich, à Baden, à Berne au XVI^e siècle, comme à Valladolid en 1560, à Lausanne en 1536 et les 3 et 4 novembre prochains. Joyeusement.

Les procès fictifs du Tribunal de Rumine sur la voiture, l'hôpital, la frontière et la croissance. Lausanne, les 3 et 4 novembre. Programme complet sur: www.disputons-nous.ch